

une bonne partie de mon oxygène.

Je dis non à un parti féministe. Je ne crois pas au monopole des luttes et de l'idéologie, qui nie les divisions et fait taire les différences.

**Armande
Saint-Jean**



Stanstead

Journaliste de métier, productrice agricole depuis dix ans, impliquée comme militante féministe surtout en information : émissions de radio et de télévision, collectif et journal **Les Têtes de pioche**, sessions de formation et ateliers sur la condition féminine, entre autres. A publié en novembre **Pour en finir avec le patriarcat**.

Sans doute par dé/formation professionnelle, je souffre depuis longtemps de la pauvreté des réseaux d'information entre les femmes. Or la communication me semble essentielle à toute survie, à tout progrès des femmes, individuelles et collectives. Je veux donc continuer d'exercer mon métier en demeurant intimement associée à des femmes : écrire, publier, diffuser, animer, chercher, enseigner, témoigner. Je rêve depuis des lunes à une radio des femmes, comme à la naissance d'une revue d'idées/actions féministes.

Je continuerai de participer aux diverses activités féministes publiques où des femmes m'invitent, particulièrement dans ma région de l'Estrie, auprès de femmes dont je partage les intérêts personnels, comme l'agriculture.

Quant au privé, je poursuivrai une tentative amorcée depuis quelques années : la mise sur pied d'une communauté de femmes autonomes vivant à la campagne, partageant ressources et activités. Il s'agit de se donner un lieu géographique et affectif (hors de l'arène patriarcale et au-delà de la structure familiale traditionnelle) où établir des rapports d'entraide, égalitaires, harmonieux et visant à satisfaire nos besoins respectifs.

La lutte des femmes est désormais posée en termes politiques. Dans les années 60, nous réclamions l'égalité. La décennie 70 nous a vues faire des percées significatives dans tous les champs de l'activité humaine. La décennie 80 doit nous permettre de consolider nos acquis et de conquérir tout ce qui nous manque encore, notamment le pouvoir.

Comment y arriver ? En investissant les structures existantes pour changer le système de l'intérieur ? Ou en échafaudant de nouvelles organisations en dehors de l'arène patriarcale ? Ce sont là affaires de stratégie, d'énergie, de goûts personnels. Aucune des routes n'est à dédaigner. Il serait cependant illusoire de penser que nous emprunterons toutes le même chemin. Ce n'est ni souhaitable ni nécessaire.

**Marianne
Tremblay**



Rimouski

A milité d'abord au Comité des femmes de la C.E.Q. et, depuis trois ans, à la Maison des femmes de Rimouski.

En dépit de la morosité et de la démobilitation que je peux voir autour de moi, je suis convaincue qu'il ne faut surtout pas lâcher, qu'il reste encore des batailles à gagner. Pour l'instant et pour les prochaines années, ma priorité est de travailler avec d'autres femmes pour en arriver à nous tailler une place dans la vie économique.

J'ai un autre front de lutte, aussi important : le Regroupement provincial contre la pornographie. Pour moi, l'abolition du patriarcat passe nécessairement par une réflexion féministe sur la vie privée, sur la vie sexuelle. Enfin, comme syndiquée, je compte bien continuer à m'impliquer à l'intérieur du Comité des femmes. Je sais bien que la structure syndicale est mâle ; c'est justement pour cela qu'il faut y rester : pour la changer, pour aller, comme femmes, nous y chercher du pouvoir.

Dans la conjoncture actuelle, je trouve prématuré de songer à la mise sur pied d'un parti féministe, quoique l'idée me plaise assez. Il faudrait plutôt privilégier des candidatures féministes indépendantes, à la condition que ces femmes s'affichent comme féministes et basent leur programme électoral – et toutes leurs interventions par la suite – sur les revendications des groupes de femmes. Les partis politiques traditionnels ? Surtout pas ! Les femmes y sont trop encadrées, assujetties à la ligne de parti, tenues à la solidarité ministérielle. Elles abdiquent.

Propos recueillis par :

HÉLÈNE LEVESQUE

LISE MOISAN

FRANÇOISE GUÉNETTE



Mary O'Brien

«Je cherchais à analyser la naissance comme une chose réelle, vraie. Personnellement, je la voyais déjà ainsi, non pas parce que j'ai des enfants – je n'en ai pas – mais parce que j'ai été sage-femme jadis. J'ai donc été présente lors de ces incroyables «célébrations» de la féminité. À cause de cette expérience, je ne pouvais pas accepter le fait que la naissance soit perçue comme aliénante, purement biologique, inintéressante et a-historique. Notion entérinée même par Simone de Beauvoir, pour qui la «transcendance» ne peut être l'affaire des mères. (J'ai d'ailleurs voulu peut-être lui prouver quelque chose à elle en particulier). Moi, j'ai toujours eu ce gros bon sens de penser que l'histoire n'existerait pas sans le fait d'être mis-e au monde. Mais c'est une préoccupation tout à fait absente des annales de la pensée des hommes.

En fait, la naissance n'est pas simple. C'est un processus complexe non pas au niveau du corps mais au niveau de la conscience humaine. Et tout comme il y a la conscience de classe, il y a la conscience de reproduction, très différente, selon qu'on est un homme ou une femme.»

Le droit des papas

«La paternité est ni plus ni moins qu'une découverte historique. À un moment donné, l'homme découvrit qu'il était à la fois inclus dans et exclus du processus de reproduction. La paternité est une idée, la connaissance d'une cause à effet qu'il fallait matérialiser. À mon avis, le patriarcat est l'effort des hommes, à travers l'histoire, pour se réconcilier

MARY O'BRIEN

Une sage-femme politique

Mary O'Brien a les cheveux tout blancs, une allure très «casual» malgré tout, un rire sonore et une érudition qui m'a parue sans bornes. Écossaise d'origine, elle enseigne aujourd'hui la théorie politique et les «études féministes» à l'Ontario Institute for Studies in Education, à Toronto. Elle fut l'une des fondatrices du Parti féministe du Canada, créé vers 1975 à Toronto, mais son vrai titre de gloire, c'est *The Politics of Reproduction* (1981), un livre qui fit d'elle une théoricienne féministe très remarquée. Invitée à l'Institut Simone-de-Beauvoir, à la fin janvier, elle expliquait son choix du thème de la reproduction.

concrètement avec l'espèce. Ce qui ne pose pas de problème comme tel, mais, et c'est un fait historique, il ne suffit pas aux hommes d'être des pères «en particulier» — des papas — et c'est cela qui amène l'oppression et la privatisation des femmes. Car l'expérience vécue de la paternité passe par l'incarcération des femmes, leur inaccessibilité aux autres hommes et, de plus, l'appropriation des enfants par l'homme.

Nos enfants sont à nous, les femmes, parce que nous les mettons au monde. Les enfants appartiennent aux pères parce que ceux-ci possèdent le droit millénaire de les nommer, de dire «voici, cet enfant est le mien», peu importe si les faits disent le contraire. C'est très différent. Et il faut comprendre cette dialectique fondamentale de la reproduction pour mieux comprendre notre passé mais aussi notre présent.

Il faut dire qu'à l'époque où nous vivons, la situation est passablement différente. Les femmes peuvent de plus en plus, comme les hommes, décider par un acte de raison d'avoir un enfant ou non. Historiquement, nous faisons face à une nouvelle condition de notre existence : pouvoir non seulement choisir librement la maternité mais aussi étendre ce privilège à une nouvelle vision du monde, où la conservation de l'espèce deviendrait une entreprise humaine et historique considérable et prioritaire.»

Mary O'Brien en est venue à cette analyse via Marx («parce qu'il est matérialiste et la reproduction est matérielle avant tout, quoique ce soit quelque peu aberrant de considérer ses enfants comme de la marchandise»), mais surtout grâce à Hegel, qui lui a fait com-

prendre le processus dialectique de la reproduction, et grâce à toutes les penseuses féministes qui travaillent (comme elle) à «une nouvelle méthode, une nouvelle perception de la connaissance». Car «la seule position que nous pouvons avoir face aux canons intellectuels mâles, c'est une position critique», de préciser Mary O'Brien.

Les erreurs de parcours

Alors que dire du Feminist Party of Canada, ou de tout autre parti politique de femmes ? Est-ce réitérer un modèle masculin ou au contraire réaliser une «transformation historique» ?

«Je crois que la lutte féministe est trop importante pour qu'on ne se batte pas à tous les niveaux. Nous ne pouvons certainement pas nous permettre d'être passives et nous conformer au stéréotype. Et il ne suffit pas d'aborder individuellement nos problèmes au travail ou dans nos vies privées, ni même de nous sentir enfin confortables dans nos groupes de femmes. Il faut bouger politiquement. Ceci dit, je ne suis pas sûre qu'un parti politique soit la réponse. En tous cas, cela n'a pas marché pour nous quoique les raisons m'apparaissent maintenant assez évidentes.

D'abord, le parti a été l'idée de femmes libérales : «Nous allons nous présenter sous la bannière de l'égalité des droits pour les femmes, ont-elles pensé, ensuite nous verrons les matières fiscales, environnementales et autres qu'il faudra inclure dans la plateforme». Le problème, c'est qu'elles confondaient l'égalité avec le changement : être comme les hommes, ce n'est pas changer le

monde.

Ensuite, nous nous sommes enlisées dans le collectivisme démocratique. Il y avait 700 femmes lors de la première réunion — ce qui est exceptionnel pour un meeting féministe — et les femmes ne cessaient d'appeler par la suite, nous disant : «Dites-moi ce que je peux faire». Mais on ne pouvait pas leur dire quoi faire, sous prétexte que c'était trop... autoritaire, hiérarchique ! L'organisation était donc beaucoup trop nébuleuse.

Finalement, et je crois que c'est la raison la plus importante, la présence des lesbiennes séparatistes. La moitié des femmes étaient lesbiennes et, pourtant, nous n'avons jamais abordé la question franchement. On la symbolisait de toutes sortes de façons, la première étant l'exclusion des hommes du parti, et il faut peut-être se demander si on peut s'organiser en excluant un groupe aussi nombreux (ce n'est d'ailleurs pas parfaitement légal). Alors, à force de se sentir lésées chacune de notre côté — les hétérosexuelles se sentant «attaquées», les lesbiennes pas assez «admises» — on a laissé tomber.

Le parti n'est pas officiellement dissous, il dort en attendant que se règlent ces questions. Selon moi, la grande leçon de cette histoire est qu'il faut travailler sur la base de ce qui nous unit plutôt que sur ce qui nous divise. Il faut donc toujours faire ce que le patriarcat dit qu'il ne faut jamais faire : se voir comme une entité, un tout organique, quelque chose qui se tient. C'est la seule façon d'arriver à une nouvelle forme de politique, dont le Parti féministe constitue malgré tout une amorce.»

Propos recueillis par
FRANCINE PELLETIER